

UN AMOUREUX OU UN AMI?

La salle de danse de la *Plage Unique* est enfumée, pleine à craquer et tellement endiablée de musique que ça m'étourdit plus que ma vodka. Seule, accoudée à ma table près de la piste, je feins l'insouciance, malgré mes orteils comprimés dans des souliers une pointure en-dessous, car ils étaient en solde. Je les retire pour soulager mes pieds enflés qui me martyrisent dès que je les enferme dans leur verte parure.

Emmurée dans une gaine-culotte neuve et un soutien-gorge presque pare-balle, ma respiration haletante m'assujettit au calme. Boudinée de la sorte, je suis en nage et cela me condamne à aller remonter mon infidèle maquillage à toutes les demi-heures. Et quand je vais à la toilette, j'ai tellement mal que ma démarche rappelle hélas celle d'une poule. Qu'y puis-je? Là, devant le miroir, je m'éponge la figure en pestant contre l'humidité qui se faufile dans la boîte de nuit en accablant un minuscule climatiseur qui ravage en multiple hoquets.

Tant bien que mal, je tente en vain de coiffer mes cheveux vrillés d'épis. Je me fais une grimace et je retourne m'asseoir découragée en tirant sur ma robe enlaidie de mille plis disgracieux. Le tissu ridé me rappelle ma naïveté quand j'ai cru les boniments du vendeur qui ne tarissait pas d'éloges sur cette étoffe importée. J'écume de rage juste à penser à son prix monstrueux qui ne m'empêche pas d'avoir l'air d'être vêtue d'un torchon de comptoir.

Soudain, je m'arrête bouche bée, à deux pas de ma table, car un individu y est installé. Décharné, mal fagoté, le visage anguleux, casqué de cheveux gras, il me fixe. Flegmatique, je récupère la moitié de mon espace, j'allume une "américaine" et j'exhale la fumée dans sa face. Il me reluque à travers un nuage de nicotine en reniflant et en toussant.

- Est-ce que vous êtes de la région? nasille-t-il.

Je le toise sévèrement et ma lèvre supérieure se relève d'un seul côté de façon à dégager trois incisives.

- Hum! Hum!, grognais-je.

Et ce grognement lui donne toutes les audaces, aussi se lève-t-il triomphant pour m'inviter à danser un "triple swing". Cela fait basculer sa chaise et en sursautant il renverse son verre qui charrie ma cigarette hors du cendrier et elle roule s'éteindre dans la mare verte de sa crème de menthe. Alors, il se penche vivement, redresse son siège et lève son bras d'un air important pour appeler le garçon. Manifestement, ce n'est pas son soir lui non plus, car son geste accroche la poitrine d'une fille qui passe à côté de lui.

Scandalisée, elle lui crie des insanités en proie à une agitation quasi hystérique. Alors, son copain crie aussi, se met en position de karaté et frappe un superbe coup sur l'épaule du pauvre empoté qui tombe assis par terre. Le perdant, indigné, ébranlé,

écarquille les yeux, ce qui est très laid et hoche la tête à la façon d'un perroquet. Puis, il s'appuie sur les mains pour se relever quand un frénétique danseur, en exécutant une remarquable figure d'ailleurs, dépose son pied sur les phalanges étendues. Un hurlement, copier, coller d'une tyrolienne alarme les curieux qui se massent près de la table. À ce beuglement, l'amateur d'arts martiaux rapplique croyant à une autre attaque et tente d'assener un magistral coup de pied à l'importun. Mais il lève la jambe tellement haut que son centre de gravité le rappelle à l'ordre et il s'affaisse par-dessus son ennemi. Les badauds s'esclaffent et chahutent. Alors, notre karaté kid humilié jusqu'à la moelle, se relève d'un bond et se sauve suivie de sa blonde qui lui crie de l'attendre. L'infortuné se lève à son tour.

- Ouais! Ils m'ont fait mal ces saligauds! s'exclame-t-il en se massant l'épaule, puis les doigts.

Ensuite, il corrige sa cravate, lisse aisément ses cheveux gras et d'un pas décidé regagne sa place. Il pose son postérieur avec dignité et s'accoude nonchalamment à la table. Il ne peut dire ouf, qu'il plisse le front et esquisse un sourire niais en soulevant son coude. La manche de son veston beige s'est enlisée dans la crème de menthe répandue sur la nappe.

- Garrrrrrrrrrrrrçon! clame-t-il furieux en évitant tout geste. Il n'y a pas de service ici!

Léopold rebondit armé de son cabaret, de sa guenille, bref de l'équipement complet. Il enlève le contenu de la table qu'il dépose sur une chaise vide, arrache la nappe tachée qu'il remplace par une autre, puis replace tout. Il se redresse.

- Qu'est-ce que je vous sers, hurle-t-il d'une voix claire à cause du solo de batterie.

L'homme battu, n'a rien entendu aussi entreprend-il de lui expliquer qu'il désire la même chose, mais l'orchestre possédée s'acharne sur "Blue suede shoes" et les musiciens en transe semblent amplifier le son chaque fois qu'il criaille sa commande. Le serveur se penche vers son client qui gesticule peureusement en surveillant les alentours. Un vrai dialogue de sourds: "Hein? Quoi? Qu'est-ce que vous dites?" Alors, excédé, le malchanceux fond sur moi, m'arrache presto une de mes chaussures vertes pour expliquer la couleur de sa consommation. Le garçon, le regard fou, hausse les épaules et repart dans une confusion totale. Embarrassé, l'incompris s'agenouille devant moi en souriant et me chausse comme dans le conte pour enfant. Imperturbable, je prends un gorgée de vodka et lui se rassoit l'air imbécile.

Entre-temps, le préposé aux tables reparait incertain avec une bière importée dont l'étiquette est verte. Notre gaffeur dodeline de la tête encore comme un perroquet, soupire et ouvre son portefeuille aussi épais qu'un bottin de campagne. Il dépose un billet de cent dollars dans le cabaret et attend mollement ce qui lui revient. De ce fait, Léopold s'incline trop courtoisement, se fend d'un sourire avide et espère un pourboire royal et ma foi, c'est aussi flagrant que s'il avait un clignotant sur le front. Toujours courbé dans une révérence quémandeuse, sa bouche se crispe peu à peu car le temps s'attarde. En effet,

l'homme ramasse son dû, lentement, méthodiquement et fouille dans ses poches pour y extirper quelques pièces décourageantes. Déçu de la tournure des événements, le garçon fulmine et ronchonne en faisant volte-face. Et moi, étonnée, charmée et troublée par ce riche compagnon d'un soir, je souffle ma fumée autre part que dans son visage.

- Caro Kay, dis-je en lui tendant la main. Je suis réalisatrice de cinéma pour "*Caro-Kayenne-Meilleur*". Et vous êtes, cher ami?

- Non! Non! Non! Je ne peux pas le croire! Donald Buck, millionnaire qui s'ennuie, beugle-t-il alors que la musique vient de s'arrêter. Il est rouge comme une tomate et il gigote sur sa chaise.

Fortement intéressée, je m'approche au maximum de la décence avec une moue que j'espère charmante. Et cette soirée on ne peut plus bizarre, se travestit en un étrange et très long tête-à-tête.

Il y a cinq ans maintenant, que Donald est le principal actionnaire de notre compagnie. Suite à cette association, nous avons doublé nos bénéfices grâce à ses mises de fond colossales et à sa gestion tout à fait géniale. Avec sa tenace ambition il a entrepris de me séduire pour réaliser son rêve. Alors pour lui aider je lui suggère de se faire "relooker". Il s'y jette donc à corps perdu: mise en forme, "body building", traitement des cheveux, coiffure tendance et vêtements Hugo Boss sur mesure. Ce ravalement de façade le rend tout à fait méconnaissable, c'est-à-dire très craquant et toutes les actrices sont prêtes à s'arracher les cheveux et autres choses aussi, pour sortir avec lui. Pendant tout ce temps, j'ai attendu qu'il me fasse sa grande demande. Or, aujourd'hui, comme je n'en peux plus, je vais de ce pas le retrouver dans son bureau et je claque la porte.

- Donald, veux-tu m'épouser? lui demandai-je, tout de go. J'aimerais que tu réalises enfin ton rêve!

Et devinez! Il a éclaté de rire.

- Mais, ma petite Caro, je croyais que c'était clair depuis le début! sourit-il. Grâce à toi, j'ai décroché le rôle d'Arsène Lupin et enfin mon rêve s'accomplit: faire du cinéma pour "*Caro-Kayenne-Meilleur*".

Je l'ai quitté en claquant encore la porte très furieuse et une fois dans mon bureau je me suis promenée de long en large: "Si cet homme était sans le sou, me plairait-il autant? me demandai-je. Intelligents comme vous êtes, chers lecteurs, vous devinez la réponse, n'est-ce pas?"

Finalement, Donald Buck m'a donné une belle leçon d'humilité et à défaut d'un amoureux c'est mon ami pour toujours...